Concert du Nouvel An à Vienne 2014



FRANCE 2. Concert du Nouvel An à Vienne, mercredi 1er janvier 2014, 11h. Chaque année, France 2 diffuse en direct depuis l'Autriche, dans la salle prestigieuse du Konzerthauss de Vienne, le célébrissime et très médiatique Concert du Nouvel An (diffusion par 80 chaînes de télévision dans le monde) qui confirme outre l'excellence de l'orchestre Philharmonique de Vienne, la finesse d'une baguette, en l'occurrence celle de Daniel Barenboim, chef à la triple nationalité, œuvrant pour la paix au Moyen Orient : argentin, israélien et palestinien. Triple identité, véritable défi en soi et symbole pour la réconciliation des peuples ennemis. Un idéal de fraternité bienvenu pour ce 1er janvier 2014. Le programme du concert est annoncé de façon définitive sur le site du Musikverein le 27 décembre 2013

La diffusion en direct se déroule en deux parties, offrant outre la performance de l'orchestre, celle du corps de ballet de l'Opéra de Vienne, dont les ballets sur les standards signés Johann Strauss I et II, sont réalisés dans les plus beaux lieux touristiques autrichiens (promotion touristique et culturelle oblige !). Cette année, c'est à nouveau Sony classical qui édite cd, dvd, blu-ray du concert événement.

Noël par Les Arts Florissants, William Christie



France Musique, Oratorio de Noël de Bach. Le 24 décembre, à 14h puis 20h. ***Les Arts Florissants, William Christie, direction***. *Pour Noël, France musique diffuse l'oratorio de Noël de Jean-Sébastien Bach par Les Arts Florissants et leur fondateur enchanteur, William Christie soi-même (concert de 2006). Concert diffusé en différé en deux volets : cantates 1 à 3 à 14h, puis 4 à 6 à 20h… puis à 21h30, veillée de Noël*

La magie de Noël par Les Arts Florissants et William Christie

L'ensemble, ambitieux et même vaste, d'une durée totale de 2h30 environ, comprend six parties, parfaitement liées entre elles par un sujet unique, se déroulant avec cohérence de l'une à l'autre. Bach a conçu le cycle pour les 6 jours de fête du temps de Noël 1734/1735. L'ensemble fut créé dans les églises Thomaskirche et Nicolaikirche de Leipzig, sur un livret aujourd'hui attribuable à Picander, mais sans véritable preuves.



Le fil conducteur est donné par le ténor qui raconte, narre, fidèle médiateur et récitant de l'histoire de la Nativité, depuis le recensement de Béthléem, jusqu'à l'adoration des mages. Chaque partie était chantée, un jour après l'autre, et non successivement en un tout continu, du 25 décembre 1734, jour de Noël, jusqu'au 6 janvier 1735, pour l'Epiphanie. En dramaturge respectueux des Saintes écritures (Passion de Saint-Mathieu et Passion de Saint-Luc), Bach qui a manifestement collaboré au livret, et au choix des textes, structure musicalement son cycle liturgique en citant par intermittence les mêmes familles d'instruments, d'un tableau à l'autre : ainsi, le corps des trompettes en ré, dans les parties I, III, VI.
Les parties I, II, III narrent la prochaine délivrance de Marie, la naissance de Jésus (I) ; l'Annonciation aux bergers (II) ; l'invitation vers Bethléem (II) ; la Troisième partie comporte l'air pour alto, le seul air original de l'Oratorio qui ne soit pas un réemploi d'une mélodie prise dans une cantate précédente : un air où Marie prend la parole et déclare « Renferme mon coeur ce doux miracle… » ; la circoncision (IV) : les mages d'Orient à Jérusalem et l'inquiétude d'Hérode à la nouvelle de la naissance de l'Enfant (V) ; la marche et l'adoration des mages (VI). Le cycle se termine par un choral de triomphe, entonné par la trompette dont la partie de soliste fut composée par Bach pour le virtuose Gottfried Reiche, l'un des musiciens de l'orchestre que le compositeur dirigeait à Leipzig.

Distribution

Les Arts Florissants

William Christie, direction
concert 2006
Illustrations

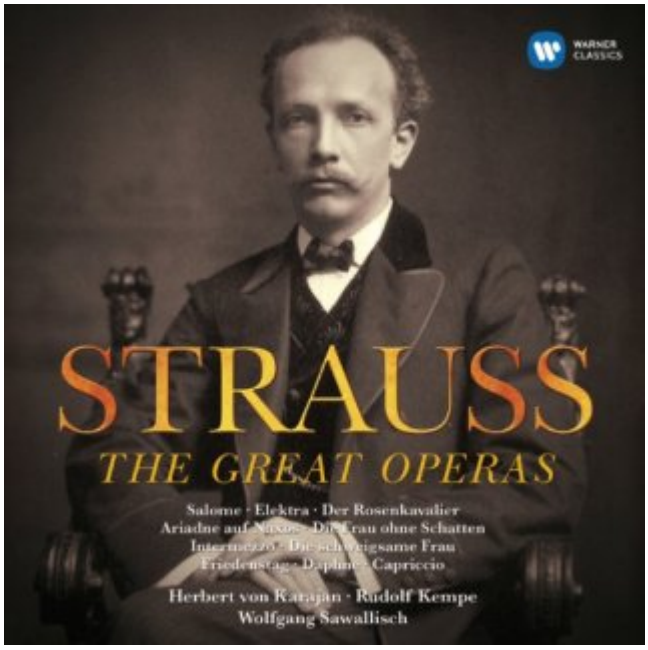
William Christie (DR)
Hans Memling, *Ange de l'Annonciation* (Paris, musée du Louvre)

CD. R. STRAUSS: The great operas (22 cd Warner classics)

CD, coffret Richard Strauss : The great operas (22 cd Warner classics). Autant le dire, ce coffret (le premier édité pour l'anniversaire Strauss 2014, 150 ans de la naissance, car Universal prévoit aussi le sien au début de l'année nouvelle), est une malle à trésors, de surcroît réunissant des versions légendaires, absolument irrésistibles, en un prix plus qu'abordable, au regard de la qualité des lectures. Les straussiens ici réunis sont demeurés indiscutables, offrant une quasi intégrale des ouvrages les plus recommandables : le coffret comprend les opéras majeurs composés avec le poète librettiste Hugo von Hofmannsthal, puis Stefan Zweig, enfin Joseph Gregor …

Coffret Richard Strauss chez

Warner classics : pépite exceptionnelle !



Voici donc Herbert von Karajan évidemment : Der Rosenkavalier de 1956 (la référence en la matière, alternative à la nervosité tout aussi élégante d'un Solti : ici version anthologique de l'après guerre avec Schwarzkopf, Edelman, Ludwig, Stich-Randall, Nicolai Gedda…), Salomé de 1977 et 1978 (lecture lunaire aux éclats tendus et scintillants -, ceux des Wiener Philharmoniker avec Hildegard Behrens, Agnès Baltsa, José van Dam dans les rôles de Salomé, Herodias, Jochanaan…). **C'est surtout Wolfgang Sawalisch (photo ci-dessous)** qui gagne un regain de reconnaissance car son legs straussien s'avère indiscutable ; décédé en février 2013 (à 89 ans), le chef de tradition bavaroise, né à Munich semble respirer Strauss avec un naturel confondant, le coffret révèle sa manière aussi efficace, simple et directe qu'extrêmement ciselée – n'a-t-il pas régné sur l'Opéra de Munich, Opéra d'État de Bavière, de 1971 à 1992, y dirigeant tous les ouvrages de Strauss (sauf Salomé); un style et une expérience aujourd'hui à redécouvrir : ainsi en témoignent Capriccio de 1957-1958, Intermezzo de 1980, La femme sans ombre (Die Frau ohne schatten) de 1987, Friedenstag de 1988 (l'année où il dirige l'intégrale lyrique) et Elektra de 1990 (éruptive, incandescente, d'une précision exemplaire avec des balances voix/instruments remarquablement conçues, grâce à Eva Marton, Cheryl Studer, Marjana Lipovsek dans les

rôles féminins centraux de Elektra, Chrysothemis, Klytämnestra …).

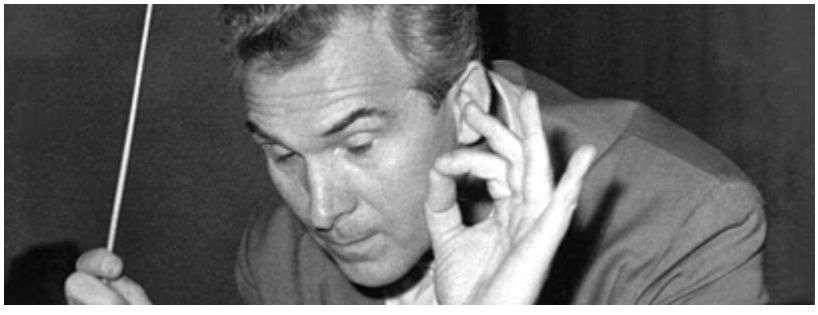


Sens de l'architecture, expressivité affûtée (dans le sillon de Karajan avec ce souffle ductile propre à Böhm), entre hédonisme, grâce et précision instrumentale, Sawalisch se montre un superbe straussien comme il fut grand wagnérien (sa Tétralogie est absolument à posséder tout autant). Au sommet de son legs ici concerné, avouons notre préférence pour l'accomplissement de la Femme sans ombre, opéra de guerre et de sang d'une violence orchestrale inouïe, dernier grand opéra romantique qui est aussi une réponse et une alternative au wagnérisme et au vérisme contemporain : la partition grandiose pénétrée par l'esprit des Lumières où souffle un pur imaginaire fantastique et féerique se réalise sous la direction superlative du chef d'une hypersensibilité instrumentale confondante de nuances et de respirations inédites, comptant sur un quatuor de solistes épatants : René Kollo, Cheryl Studer (d'un angélisme dans lequel s'incarne le chant d'une progressive humanité), Alfred Muff et Ute Vinzing, dans les rôles de l'Empereur, l'Impératrice, Barak et la teinturière, sans omettre l'éblouissante et ardente nourrice d'Hanna Schwarz. Si familièrement Sinopoli, Karajan (2 versions) et Böhm sont reconnus comme les champions de ce prodige humaniste composé à l'époque de la première guerre, il faut compter aussi avec la version d'un Sawalisch conteur remarquablement inspiré en 1987. Même enthousiasme total pour Capriccio enregistré à Londres en 1957 et 1958 où à la tête du Philharmonia, le chef dirige un trio exemplaire : Schwarzkopf dans le rôle axial de la comtesse Madeleine, à laquelle le Flamand de Nicolai Gedda et surtout Olivier de Dietrich Fischer Dieskau lui donnent la réplique : un trio de rêve confondant de raffinement linguistique et d'une musicalité rayonnante.

Etrangement la Daphné de Haitink (1982), pourtant avec le même orchestre que dirige Sawalisch (le Symphonique de la Radio Bavaroise : Symphonieorchester des Bayerischen Rundfunks) laisse mitigé (avec effets kitsch amplifiés par la prise studio : la foudre préenregistrée pour les éclats de tonnerre…) : la direction manque parfois de ductilité flexible, trop raide, droite et brutale, un rien carrée sans les infimes nuances requises d'une partition qui semble récapituler et la philharmonie cuivrée de La Femme sans ombre et les éclairs antiquisants d'Elektra (mais Lucia Popp dans le rôle-titre demeure irrésistible, subtilement accompagnée par Ortrun Wenkel et le Leukippos de Peter Schreier).Si la direction de Haitink manque parfois de respiration chambriste éclairant le message esthétique et humaniste de Strauss et de Gregor, la voix de Lucia Popp fait une excellente Daphné ; son timbre aspire totalement à cette sublimation abstraite qui la porte peu à peu à sa transformation finale : timbre blessé, d'une hypersensibilité tendant au basculement souhaité… Là encore la musique et tout l'orchestre qui puise dans les accents et l'hyperactivité de La Femme sans ombre, semble ressusciter l'Antiquité d'Ovide revisitée par un sentiment de pacification. Un vœu qui prend d'autant plus son sens dans le contexte hitlérien de 1938. Auparavant (1935), Strauss, génie musicien vivant, avait démissionner de toutes ses fonctions officielles au sein du Reich, de sorte qui lui aussi porteur d'un message civilisateur à travers un nouvel ouvrage antiquisant semblait suivre l'itinéraire de ses deux protagonistes, Daphné et Apollon. La lumière contre les ténèbres.



Le coffret met ainsi en lumière le chant captivant de **la soprano Lucia Popp :** brûlante diseuse à l'abattage parlé chanté irrésistible pour le personnage de **Christine dans l'opéra intimiste Intermezzo** – si proche du théâtre parlé, vraie drame domestique d'une rare intensité linguistique, sans omettre son époux dans la partition, interprète non moins indiscutable Dietrich Fischer Dieskau (il est vrai sous la baguette libre, claire, foisonnante mais surtout toujours chambriste de Sawallisch en 1980 : un modèle d'équilibre et de pétillance) ; deux années plus tard, la même **Lucia Popp enregistre le rôle si difficile de Daphné**, en 1982 donc, mais sous la baguette un rien tendue, presque muselée donc de Bernard Haitink : sous la battue moins évidente et naturelle,- avec pourtant le même orchestre bavarois-, la cantatrice paraît parfois à la tâche, sans ce débridé théâtral et si subtil qui fait encore toute la séduction de sa Christine chez Intermezzo. Là encore quelle interprète car si elle avait peut-être bénéficié d'une baguette autrement plus subtile, sa Daphné aurait été à n'en pas douter anthologique.



Vous ne bouderez pas votre plaisir grâce à **l'Ariadne auf Naxos du Saxon pur jus Rudolf Kempe (photo ci-contre)** à la baguette tout aussi vive et claire, sans effets d'aucune sorte (un miracle pour l'orchestre

suractif de Strauss, ainsi Kempe comme Sawallisch défendent une même vision épurée, assouplie, sobre, indiscutablement intègre, plus raffinée qu'on s'obstine à le répéter) : cette Ariadne de 1968, magnifiquement enregistrée au studio bénéficie aussi d'une distribution superlative : Gundula Janowitz (Ariadne), Teresa Zylis-Gara (le compositeur) … de surcroît avec un orchestre miraculeux de chambrisme ardent et lui aussi nuancé (rappelons que l'intégrale symphonique du chef fait toujours autorité à juste titre) : la Staaskapelle de Dresde, à son meilleur à la fin des années 1960. Encore un jalon légendaire qui accrédite la très haute valeur du coffret Warner classics. Superbe révélation en préambule aux célébrations du 150 ème anniversaire de Richard Strauss en 2014.

Illustrations : le geste ciselé de Wolfgang Sawallisch et de Rudolf Kempe, les deux champions, – immenses straussiens que révèle le coffret Warner classics.

André Messager : Passionnément, 1926

Messager : Passionnément. Tours, Opéra, les 27, 28, 29 et 31 décembre 2013 … *Ni trop de gravité, ni trop de sérieux, l'amour léger et volage : la recette des comédies musicales de la Belle Époque est bien connue. Après l'Amour Masqué, notre promenade avec Messager se prolonge, en compagnie d'une brillante équipe menée par Jacques Duparc. Ce joyaux lyrique idéal en temps de fêtes est un nouveau jalon de l'exploration de ce répertoire très populaire à son époque, servi par une qualité musicale tissée dans la finesse et la subtilité.*



Créé au Théâtre de la Michodière, le 16 janvier 1926, Passionnément incarne le mieux l'idéal théâtral et lyrique de Messager alors septuagénaire, et aussi l'esprit pétillant nostalgique de L'Entre-Deux-Guerre, ses Années Folles, bercées d'insouciance et de claire appétit de vivre…
Très influencée par le musical hall (Polin Mayol), la nouvelle comédie musicale de Messager s'apparente à un théâtre vocal sans démonstration lyrique où s'affirme surtout le développement du drame et de la comédie : pas de choeur, pas de ballets ni de grands solos mais surtout deux bons chanteurs-acteurs dans les 2 rôles sentimentaux (Ketty et Robert).
Les airs subtilement intégrés aux dialogues parlés précipitent l'action offrant aux 3 portraits de femmes, des figures particulièrement abouties : l'épouse négligée, la maîtresse exclusive et possessive, la femme de chambre manipulatrice… auxquelles il convient d'ajouter des profils tout aussi prometteurs : le jeune dandy plutôt dépensier, l'époux trahi et manipulé …
Dans le genre de l'opérette légère, Passionément épingle les travers humains avec une verve et une finesse digne d'un Guitry. Sur le plan de l'écriture musicale, Messager se montre l'égale d'un Haendel ou d'un Mozart : sa virtuosité mélodique s'associe à l'élégance d'une inspiration jamais mécanique. Du très grand art.

Comédie musicale en trois actes
Livret d'Albert Willemetz et de Maurice Hennequin
Création le 16 janvier 1926 à Paris

Orchestre Symphonique Région Centre-Tours

Direction : Emmanuel Trenque
Mise en scène : Jacques Duparc
Décors : Christophe Vallaux
Costumes : Opéra de Tours
Lumières : Marc Delamézière

Ketty Stevenson : Catherine Dune
Julia : Chloé Chaume
M. Le Barrois : Jacques Lemaire
Le Capitaine Harris : Ronan Nédélec
Auguste : Jacques Duparc
Hélène Le Barrois : Cécile Galois
Robert Perceval : Régis Mengus
William Stevenson : Didier Henry

Le Lac des cygnes

Le Lac des Cygnes. Arte, le 29 décembre 2013 : 16h puis 16h55… Le docu puis le spectacle version Noureev (Ballet intégral, Opéra de Paris 2005). Arte dédie une pleine soirée au chef d’oeuvre chorégraphique de Tchaïkovski.



16h : le docu

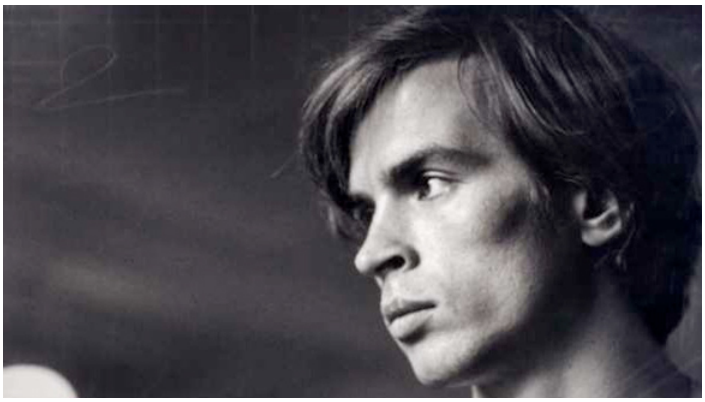


Tous les chorégraphes les plus inspirés se sont appropriés le ballet de Tchaïkovski, Le Lac des cygnes. Créée en 1895, la partition et l'imaginaire visuel que permet la beauté de la musique inspirent chorégraphes sur scène, mais aussi réalisateur et créatifs au cinéma et jusque dans la publicité. Rufold Noureev, Matthew Bourne, Mats ek, Johan Neumeier, Charles Jude, et Dada Masilo (sudafricaine) ont chacun leur propre vision du Lac et ses cygnes romantiques, véritable feu d'artifice du ballet classique tardif. (Documenntaire. Réalisation : Chloé Perlemuter, France 2013).

16h55 : le spectacle, le ballet intégral version Rudolf Noureev (1984)

Le lac des cygnes, version Rudolf Noureev.

Le lac des cygnes : Noureev et TchaÏkovski



Rudolf Noureev aborde comme chorégraphe Le Lac des cygnes de Tchaïkovski dès 1964 pour l'Opéra de Vienne : il connaît en profondeur l'action du ballet tragique car il y a déjà dansé et le rôle du prince Siegfried et celui de son ennemi, la manipulateur Rohtbart. Une expérience complète qui s'avèrera salvatrice pour le Ballet parisien que le Tartare renouvelle à Paris pour l'Opéra vingt ans plus tard dans les années 1980. Auparavant, dans la Cour Carrée du Louvre, en 1973, Noureev danse le rôle de Siegfried, prince noir et maudit, impuissant et rêveur (un Louis II de Bavière déjà avant la vision de Neumeier), mais dans la chorégraphie traditionnelle de Vladimir Bourmeister et Marius Petipa : une lecture ultra classique que Noureev retrouvera à Paris à l'époque Liebermann et qu'il renouvellera avec la sienne propre ainsi au début des années 1980.

La relation de Noureev et de TchaÏkovski opère comme une lien naturel d'âme à âme ; c'est la raison pour laquelle le danseur chorégraphe aime passionnément réécrire des ballets sur la musique de son confrère romantique ; Pour Manfred et son action ciblant l'inceste (Paris, 1979), Noureev inspiré par Byron choisit encore l'univers symphonique et tourmenté de Piotr Illiytch. Même choix musical pour The Tempest d'après Shakespeare (Londres, 1982), où se taillant la part belle dans le rôle de Prospero, Noureev remodèle avec faste et intériorité la dramaturgie shakespearienne rehaussée encore par Tchaïkovski.



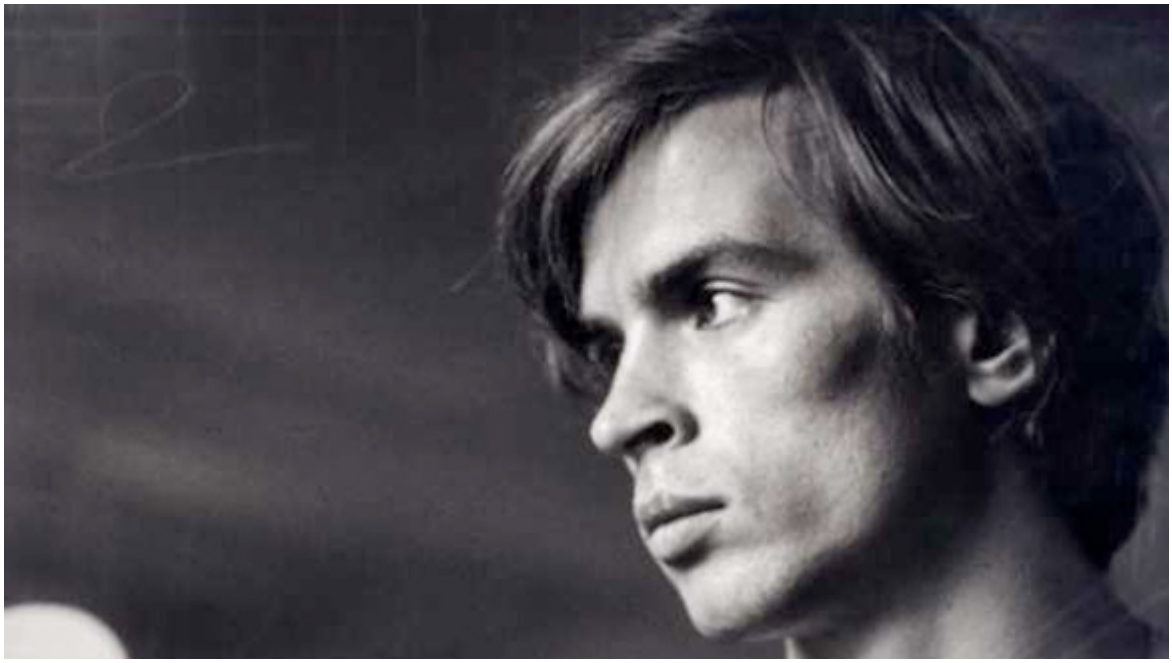
Pour le Ballet de l'Opéra de Paris, Noureev réécrit Le Lac des cygnes qui fait la part belle aux tableaux collectifs (dont la totalité du corps féminin sur scène, guirlande blanche et magique quand tous les cygnes sont sur scène), mais aussi à l'équilibre de chaque rôle dont évidemment les personnages masculins, redéployés. Ainsi pour les 20 ans du prince Siegfried, épris d'Odette (figure blanche) qu'il entend libérer de sa malédiction car elle a été changée en cygne. Mais parmi les prétendantes choisies par sa mère, se révèle la perfide Odile (la noire) qui a pris les traits d'Odette grâce aux manipulations de l'infâme Rothbart … Le stratagème et la tromperie ont fonctionné : Siegfried demande en mariage Odile. Le génie de Noureev (nommé en 1982 directeur de la danse à l'Opéra de paris) fait paraître chaque épisode avec Odette comme autant d'épisodes d'un rêve et d'un idéal amoureux inaccessible. Noureev a dansé le rôle de Siegfried, être ardent et insatisfait, emblème du désir romantique, dès juillet 1973 dans la Cour Carrée du Louvre (ballet de Vladimir Bourmeister), avec la troupe de l'Opéra de Paris, accompagné à ses côtés de la danseuse débutante alors Ghislaine Thesmar…
Production enregistrée à l'Opéra de Paris en 2005.
Dans cette version, la danseuse étoile incarnant Odette est aussi Odile : c'est un défi pour l'interprète que d'exprimer chacun des visages de la femme présente ; instance manipulatrice et séduisante d'Odile ; pure icône amoureuse pour Odile. La noire, la blanche … Agnès Letestu transfigure cette double présence avec la grâce et l'intelligence qui la caractérise. Un accomplissement au sommet de sa carrière.
L'écriture de Noureev si habile et esthétisante, favorisant la crédibilité du jeu de chaque danseur, le talent des danseurs

parisiens font de cette production de 2005, un must absolu.



Chorégraphie de Rudolf Noureev d'après Marius Petipa et Lev Ivanov. Vello Pähn, direction. Avec les Etoiles et le Corps de Ballet de l'Opéra de Paris. Agnès Letestu (Odette/Odile), José Martinez (Siegfried), Karl Paquette (Rothbart) …

Notre avis.



Le docu. Superbe documentaire signé Chloé Perlemuter et qui doit sa valeur à la richesse des illustrations visuelles où se croisent les visions multiples et très complémentaires de Charles Jude, John Neumeier, Matthew Bourne ou Rudolf Noureev sur le ballet le plus célèbre et le plus intime de Tchaïkovski. Outre la beauté inépuisable de la musique, c'est l'émergence subtile des épisodes de la vie du compositeur qui affleurent en maints endroits. John Neumeier peut même avec raison souligner la conjonction entre la figure de Siegfried, prince idéaliste, amoureux d'une illusion et de Louis II de Bavière, lui aussi porté par le même délire d'impuissance et d'esthétisme. A cela le chorégraphe d'une rare pertinence

ajoute la propre vie de Tchaïkovski, existence frappée par une hypocrisie fatale, celle d'une sexualité interdite, tenue secrète mais qui dévore peu à peu l'esprit.
Oser jouer la carte de l'autobiographie sans rien sacrifier à la poésie des tableaux, voilà l'une des révélations éblouissantes du docu… et l'on comprend que Le Lac des Cygnes est loin d'être un poncif romantique vide de sens, aride en symboles, plat en imaginaire. C'est tout l'inverse.

Le film jongle d'un chorégraphe à l'autre, en suivant cependant le déroulement de l'action. D'acte en acte, on comprend comment l'amour d'Odette, le cygne blanc et pur dont est amoureux Siegfried voue à ce prince un rien trop naïf, un amour absolu, bien supérieur à son objet. Car le prince se laisse un peu trop facilement berné par Odette selon le calcul du magicien manipulateur Rothbart.
En trahissant le seul être qui pouvait le sauver, Siegfried partage avec son homonyme wagnérien, une impuissance virile qui le condamne définitivement. Ici Siegfried se montre bien indigne de l'amour que lui porte l'aimée ; comme chez Wagner, Brunnhilde éprouve la trahison que lui inflige un héros bien peu loyal…

C'est toute la signification du final de Noureev où le prince seul sur terre tend vainement la main vers le ciel où s'élève les deux figures noires enfin triomphales, assassins du cygne blanc.

On est loin de cette tragédie psychologique dans les ballets décalés de Mats Ek (1987) où le suédois détourne l'action de son développement onirique et amer pour une farce souvent hystérique mais chromatiquement déjantée. Même surenchère chez Matthew Bourne (1995), ballet exclusivement masculin et homoérotique où un héritier Windsor très british se laisse enfin réconforter dans les bras d'un apollon en collant après avoir essuyé les salves agressives d'une nuée d'hommes volatiles (torses nus et en boléro à plumes) dignes des Oiseaux d'Alfred Hitchcok. L'univers visuel de Bourne a été

intégré dans la dernière scène du film Billy Eliott. Mais la vision est aussi sombre car le prince finit seul sur son immense lit royal, terrassé mort après une nuit de transe et de possession fatale.

C'est bien la chorégraphie de Neumeier pourtant datée de 1976 (une précocité visionnaire) déjà qui ici se démarque largement du lot : profondeur, justesse, subtilité des parallèles Louis II/Tchaïkovski. Le cygne blanc c'est la femme idéalisée jamais « consommée » , toujours mise à distance que le compositeur a lui-même rencontré et épousé, avec le drame que l'on sait. Même aspiration radicale au rêve, celui d'un prince au rôle étoffé dans le ballet signé Noureev en 1984 ; et pourtant la figure d'Odette n'en est pas pour autant diminuée, au contraire. « Tout le génie de Noureev, ajoute Brigitte Lefèvre, c'est d'avoir sur rendre au cygne blanc sa part féminine. Odette n'est pas seulement une figure idéale, c'est surtout une femme … » , qui souffre et palpite pendant toute la durée du ballet.

A travers la diversité des approches, Le Lac des cygnes créé en 1895, à la fin du siècle romantique doit à la complexité humaine du compositeur, sa force évocatrice, sa puissance poétique, toujours aussi vive, plus d'un siècle après sa conception. Le propre des grands chefs d'oeuvre est leur capacité à susciter de nouvelles lectures qui n'en altèrent ni n'usent jamais l'insondable richesse sémantique et artistique. Magistral et captivant.

Illustration : Rudolf Noureev et Margot Fonteyn en 1965 à Vienne. Ballet de Matthew Bourne (DR)

Salle II du Mariinsky

Arte. Gala d'ouverture sous la direction de Gergiev. **Une nouvelle salle au Mariinsky pour les 60 ans de Gergiev le magnifique.** Pour ses 60 ans, et les 25 ans de collaboration avec son orchestre de Saint-Pétersbourg (Orchestre du Théâtre de Mariinsky), **Valery Gergiev** inaugure en grande pompe la nouvelle salle du Théâtre historique, extension à la mesure de ses projets pharaoniques en Russie. Le tsar de la baguette joue ici plusieurs extraits d'opéras et de ballets sur les musiques de Mozart, Verdi, Bizet, Rossini, Stravinsky, Moussorgski, Beethoven, Gounod, et surtout le maître en ces lieux, Tchaïkovski. La troupe du Mariinsky est complète, incluant danseurs, musiciens et les équipes techniques pour un gala de prestige affirmant le niveau musical et technique atteint aujourd'hui par le chef, refondateur du lustre culturel à Saint-Pétersbourg.



Entre autres stars lyriques participant au spectacle : Anna Netrebko, Olga Borodina, René Pape … et les danseurs étoiles : Olga Esina, Alexandre Sergueiev, … sans omettre le pianiste Denis Matsuev et l'altiste Yuri Basmet … Curieusement et intelligemment, la programmation est surtout européenne, évitant les poncifs d'une autocélébration de l'art russe ; certes il y a bien la scène de Boris (mais elle est si sublime) cependant, Gergiev équilibre en jouant Mozart, Rossini, Bizet … Eclectisme et

culturelle universelle bienheureux. Best of de la soirée inaugural de la salle II du Mariinsky, enregistrée le 2 mai 2013.

Théâtre Mariinsky II
Gala inaugural 2013
Le Théâtre Mariinsky II : Gala inaugural 2013
Arte, dimanche 22 décembre 2013, 23h35

Jean Cocteau le magnifique. Les miroirs d'un poète

Jean Cocteau le magnifique. Les miroirs d'un poète (Paris, MLM, jusqu'au 23 février 2014). A l'occasion de l'exposition qui se tient jusqu'au 23 février 2014 au MLM (Musées des lettres et manuscrits), Gallimard édite un somptueux catalogue, véritable beau-livre, retraçant la carrière et surtout l'oeuvre comme la personnalité de Jean Cocteau. Le cocaïnomane, amant de Raymond Radiguet (jeune auteur aux deux succès fulgurant : Le diable au corps et Le bal du comte d'Orgel, foudroyé à 20 ans en 1923) se précise dans ses expérimentations esthétiques, soucieux de réinventer le vocabulaire moderne ; puis c'est ensuite Cocteau, compagnon et protecteur de Jean Marais, auquel il offre une carrière

d’acteur, … l’artiste se dévoile ici en autant de miroirs multiples qui réfléchissent une figure passionnante, mêlant vie personnelle et intime et production artistique, écriture poétique, création cinématographique …

Cocteau le magnifique



Le livre s’ouvre sur un fabuleux cycle de photos grands formats en noir et blanc, au total 8 si l’on compte le visuel de couverture où Jean Cocteau laisse contempler son allure féline de dandy proustien.
A travers la double vision développée par textes et illustrations (la vie puis l’œuvre), c’est un corpus étonnamment visuel qui surgit : dessins énigmatiques, d’une rare richesse de sens, frappant par leur originalité et leurs résonances multiples, cahiers d’annotations et surtout lettres manuscrites, photos et archives liées à ses films qui ressuscitent tous à leur façon, le » mythe Cocteau « .
Au carrefour des arts, le poète s’affirme tel un prophète inspiré, révélant l’invisible et les secrets enfoui, perles fantasmagoriques du monde … Contre tous ceux qui l’ont vilipendé et jalousé, Cocteau apparaît avant les Almodovar, Lynch ou Carsen sur les planches, tel le grand réenchateur d’un monde désillusionné, frappé par les crises successives. C’est pourquoi son oeuvre nous parle à ce point encore aujourd’hui. Se distinguent pour nous, ses fictions cinématographiques pour lesquelles ses choix musicaux (Auric, Gluck et Wagner dans Orphée par exemple) comptent au nombre des plus belles réalisations poétiques, d’autant plus

déconcertantes et magistrales qu'elles se passent de couleurs …
Détesté par Breton et les surréalistes, le symboliste magnifique Cocteau, inclassable et avant gardiste se distingue par ses pièces de théâtre, et ses films où il revisite les mythes antiques (Antigone, Orphée …). La finesse d'un langage qui parle à l'imaginaire, nourrit une soif constante pour réinventer formes et modes créateurs. En 176 pages, le catalogue prépare ou prolonge la visite de l'exposition consacré à l'un des esthètes français les plus captivants qui soient. Superbe ouvrage.

Jean Cocteau le magnifique, les miroirs d'un poète. Catalogue de l'exposition. Musée des Lettres et Manuscrits, Paris, du 11 octobre 2013 au 23 février 2014. Coédition Gallimard/Musée des Lettres et Manuscrits. Parution : octobre 2013. EAN : 9782070142705

Télé, ce soir, 20h45 : en direct sur Arte, Diana Damrau chante La Traviata à La Scala

Télé, en direct sur Arte : Diana damrau chante La Traviata à La Scala, ce soir à 20h45. Chaque 7 décembre marque par tradition la soirée d'ouverture de la nouvelle saison lyrique à Milan. En choisissant La Traviata de Verdi, La Scala souligne et célèbre à son tour le bicentenaire Verdi 2013. Le rôle de Violetta exige de la part de la cantatrice invitée à incarner la jeune courtisane parisienne, des talents immenses de chanteuse comme d'actrice.



Chacun des 3 actes suppose une personnalité différente et donc un style spécifique : à l'insouciante éperdue mais déjà affaiblie par la maladie qui la ronge et qui découvre le pur amour au I, succède la violence échevelée de la femme sacrifiée qui doit renoncer à son bonheur imprévu au II ; puis au III, la courtisane pécheresse au bord de la tombe succombe moralement sauvée : son âme est absoute des péchés anciens car elle a tout sacrifié sous la pression de la morale bourgeoise (incarnée par Germont père).
Portrait de femme et satire sociale. En plus d'un formidable portrait de femme, Verdi fait aussi la satire de son époque, lui qui subit les foudres des bien pensants hypocrites quand il se promenait aux bras de Giuseppina Strepponi, cantatrice plusieurs divorcée, avec laquelle il vivait maritalement …
Aujourd'hui, après Patricia Ciofi, Annick Massis, à l'ardente flamme émotionnelle, et la plus récente Natalie Dessay, c'est Diana Damrau, hier Gilda (Rigoletto du même Verdi) qui » ose » relever le défi d'un personnage mythique et bouleversant …
Lui donnent la réplique les deux Germont père et fils, l'amant fougueux et le redresseur de torts : le ténor Piotr Beczala et le baryton Željko Lucic.

Souhaitons que la finesse des interprètes inspirent Daniele Gatti à la direction certes puissante, parfois carrée voire droite ; or La Traviata, drame réaliste et psychologique réclame nuances et subtilité. Dans cette production, le metteur en scène russe Dmitri Tcherniakov, à l'expressionnisme étouffant, passionné par le jeu d'acteurs (en témoigne sa mise en scène légendaire d'Eugène Onéguine à Bastille) devrait renouveler le dramatisme de l'opéra verdien, entre vertiges, spasmes, solitude : une course à l'abîme qui s'avère

prometteuse … Qu’en sera-t-il à La Scala ce soir à partir de 20h45 ? Réponse en direct sur Arte (en réalité il s’agit d’un différé : la représentation à Milan débutant à 18h).

Giuseppe Verdi 2013

En direct de La Scala, Diana Damrau chante Violetta

En direct de la Scala de Milan
représentation inaugurale de la nouvelle saison lyrique scaligène 2013-2014
Arte, Samedi 7 décembre 2013, 20h50

Mélodrame en 3 actes
Livret de Francesco Maria Piave
D’après la Dame aux camélias d’Alexandre Dumas
Nouvelle production du Teatro alla Scala
Orchestre et chœurs du Teatro alla Scala de Milan
Direction musicale : Daniele Gatti
Mise en scène et décors : Dmitri Tcherniakov
Lumières : Gleb Filschtinsky

distribution
Violetta Valery : Diana Damrau
Flora Bervoix : Giuseppina Piunti
Annina : Mara Zampieri
Alfredo Germont : Piotr Beczala
Giorgio Germont : Zeljko Lucic
Réalisation : Patrizia Carmine / Production : RAI, ARTE France (2h40mn)

Bloody Daughter. Argerich mère et fille

Arte, le 18 décembre 2013,22h45. Bloody Daughter. Les Argerich, mère et fille. Docu, portrait de famille. Elle a du cran la fille Argerich qui longtemps après avoir été jalouse des fans de sa mère, Martha (née en 1941), immense pianiste, comprit qu'elle était la fille d'une … déesse. Stéphanie a un sacré tempérament (c'est donc bien la » bloody daughter » du titre de ce film hors normes, une sacré fille -)… en mode narratif à la première personne, la jeune femme raconte son enfance, son adolescence, sa relation à la mère, à la soeur, aux frères … car le clan est étendu : Martha Argerich qui ne s'est jamais marié a collectionné les compagnons ; elle a toujours aimé vivre en communauté, accueillant aussi de jeunes pianistes devenus nounous de ses filles chéries.
Stéphanie filme le quotidien d'une famille élargie où rayonne le noyau maternel ; c'est un hommage tendre à la mère à la fois douce et énigmatique, secrète voire autiste ; d'une félinité toujours évanescente, Martha se dévoile ici sous un autre jour ; elle qui n'aime que travailler la nuit ou discuter jusqu'à plus d'heure …

Chroniques familiales



A la fois lionne impériale – avec sa longue tignasse grisonnante-, tigresse et chatte caline, la plus grande pianiste actuelle, élève de Michelangeli, Magaloff, … gagne a contrario de ce qu'elle aurait déclaré dans un docu classique et explicatif, un nouvel éclairage où la femme insatisfaite, toujours en quête (d'idéal) préfère souvent le silence ou de vagues paroles suspendues … tout tient alors dans des gestes et des regards à peine expressifs et indirects qui en disent infiniment plus que de longs discours. Ce qu'elle dit à Jacques son impressario et ami dans le dressing rrom de sa chambre avant le concert polonais en dit long sur cette solitude insatisfaite proche de l'incommunicabilité.
La caméra filme des instants récents pendant les tournées d'Argerich mère. C'est d'abord à Varsovie où Martha décrocha en 1965 le Premier Prix du Concours Chopin (à 24 ans pour ses interprétations des Mazurkas), puis en Allemagne, lors d'une visite au père, Stephen Kovacevich (lui-même a eu plusieurs fils de ses quatre épouses … que des fils, sauf avec Martha donc).
Au coeur d'une narration affectueuse et pudique, le visage et la présence de Martha se précisent par ses contradictions. Ce que l'âme ne sait exprimer, la pianiste unique le dit sans sourciller à son clavier : artiste époustouflante, mère vaporeuse, femme énigmatique…

Bloody Daughter. Film de Stéphanie Argerich. Arte, mercredi 18 décembre 2013, 22h45.

CD. Nemanja Radulovic, violon : Paganini Fantasy

CD. Nemanja Radulovic, violon : Paganini Fantasy (1 cd Deutsche Grammophon). Le jeune prodige serbe développe ici une question critique sur son propre métier, avec raisons … la facilité peut souvent brûler et gâcher le goût et le style d'un acrobate musicien. Presque trentenaire, maturité oblige, **Nemanja Radulovic** en rendant hommage au plus diabolique des compositeurs violonistes, Niccolo Paganini fait aussi son autoanalyse et fait rimer haute technicité avec … musicalité.



Le trop plein de virtuosité laisse un goût de superficialité : écoutez comme je joue bien et mieux que tout autre instrument… Paganini, d'un panache diabolique, d'une facilité ahurissante aurait-il eu le souci de la justesse et de la subtilité ? A trop vouloir démontrer, beaucoup de violoniste autoproclamés prodiges oublient souvent la mesure, ce mépris salvateur de la performance pure qui fait les grands musiciens … De toute évidence, ces interrogations ont inspiré le violoniste contemporain Nemanja Radulovic que la sensibilité si proche de la voix écarte d'une facilité creuse.

Certes souvent l'éclat et la surenchère sont inscrits dans l'écriture paganinienne, et le monologue du violon supersoliste devient acrobatie mécanicienne, d'une fluidité sans âme.

Toute la question et donc la valeur de ce programme intelligent est contenue ici, entre prouesse et sincérité.

Avec l'ensemble de cordes Les Trilles du diable (Cantabile), avec la pianiste Laure F-Kahn (Sonate n°12), et dans le Concerto n°1 en ré (avec le Symphonique national de la RAI), le violoniste serbe né en 1985 semble incarner tout ce qui s'impose douloureusement ou simplement à tout instrumentiste immensément doué : que faire avec un tel talent technicien ?

Technicité critique

Le Concerto n°1 donne la clé de cette ambivalence profitable en ce qu'elle révèle les interprètes véritables qui ne se servent pas de la musique mais la servent avec l'humilité et la profondeur requises. Pour démontrer ses remarquables talents, le violoniste ouvre donc les festivités par le Caprice n°5, d'une volubilité imprévisible, puis s'accorde une semi profondeur dans le Concerto au brio bien souvent rossinien car tout y œuvre pour mettre en avant le feu ardent d'un violon incandescent qui cependant sait dans les pianissimi subtilement maîtrisés enfin respirer avec une grâce intérieure (cadences finement tressées de l'Adagio), emblème d'un bon goût que l'on n'attendait plus …

L'élève de Patrice Fontanarosa a semblé recueillir les fruits d'une profonde réflexion sur les enjeux de son style. Si les visuels de la pochette, en couverture comme intérieurs (Nemanja en transe expressive ou par terre dans des poses toujours contorsionnées …) laissent plutôt songeur sur la capacité à murmure comme à suggérer, pourtant … l'équilibre réussi entre intériorité et surenchère est objectivement maîtrisé ; même si le tempérament tout feu tout flamme de l'interprète l'oriente toujours vers plus de pathos

romantique, une théâtralité pas toujours suggestive en effet, l’approche est sincère et gagnera encore dans les prochaines années à plus de pudeur. Très beau récital d’un tempérament qui se pose les bonnes questions , au bon moment, et fait espérer des lendemains tout aussi chantant, et nous l’espérons… mieux suggestifs.

Nemanja Radulovic, violon : Paganini Fantasy. 1 cd Deutsche Grammophon